

AVANT-PROPOS

Les situations de foules étaient rares dans l'ancien monde agraire. Elles survenaient lors de foires, de grands marchés ou de pèlerinages ; des jours exceptionnels de cérémonies, de fêtes ou d'émeutes faisaient parfois ressentir les vertiges du grand nombre, des entraînements d'enthousiasme, de solidarité, d'égarément ou de panique. Le Samedi saint de l'année 1559, trente à quarante mille personnes traversèrent la basilique de la petite cité de Lorette, sise au bord de la mer Adriatique. En sept semaines de l'année 1635, entre Pâques et Pentecôte, ce furent, selon le comptable de l'Œuvre, cinq à six cent mille fidèles qui passèrent en ce lieu. Ces foules insolites de dévots venaient prier devant la plus extraordinaire relique de la Chrétienté. En effet, la basilique de Lorette préservait dans son enceinte les murs de l'humble maison de briques que, dit-on, la Vierge Marie avait habitée à Nazareth et où elle avait reçu de l'ange Gabriel l'annonce qu'elle allait être la Mère du Sauveur. Cet endroit, lié directement au mystère de l'Incarnation et à l'existence terrestre de Jésus, était donc plus vénérable que tout autre, plus sacré que Rome où l'on visitait le tombeau du premier apôtre, plus certain qu'aucune relique des instruments de la Passion dispersés dans diverses cathédrales de l'Europe, plus universel que tous les sites célèbres d'apparitions ou de miracles. Tout fidèle catholique traversant l'Italie avait donc à cœur de venir prier dans la Sainte Maison. Ainsi, parmi la cohorte innombrable des pèlerins, on découvre les noms de Montaigne, Juste Lipse, Galilée et Descartes ; on y relève aussi plusieurs fois des émissaires des rois et reines de France venus demander en grâce à la Vierge de Lorette la naissance d'un héritier, et, en effet, Anne d'Autriche se tint pour redevable envers la Madone des Marches pour la venue au monde de son premier fils, le futur Louis XIV. Pour faire bref, Lorette fut pendant les trois siècles de l'Âge moderne le plus fameux et le plus fréquenté des lieux de pèlerinage du monde occidental.

Les auteurs d'apologétique catholique, les spécialistes d'histoire médiévale et aussi l'ensemble des fidèles ou des curieux qui accèdent à Lorette s'interrogent très légitimement sur l'authenticité de cette tradition, sur sa formation, sur l'identité de l'exceptionnelle relique. Le présent livre, limité à l'histoire des XVI^e et XVII^e siècles, pourra les décevoir, car, bien sûr, il n'apporte pas de réponse incontestable à cette question primordiale. Pourtant l'étude des années d'affluences majeures, qui courent de 1550 à 1650 environ, la description des

croyances, des émotions, des pratiques des fidèles, de leurs enthousiasmes ou de leurs critiques en ce siècle de ferveur, enseignent peut-être quelque chose des origines et des significations profondes du voyage de Lorette.

8 Confrontés aux afflux extraordinaires de pèlerins, les responsables administratifs, clercs ou officiers laïcs, avaient peine à les accueillir, loger, nourrir et contrôler. Leur tâche était de faire face à d'immenses flots de gens de toutes sortes autour d'un sanctuaire isolé qui ne comptait à l'ordinaire que quelque deux mille pauvres habitants. Quelles ressources, quelles institutions étaient capables en ce temps de gérer la dynamique des foules ? C'est le destin matériel de ce site de piété qui est le principal objet du présent livre ; il s'agit d'exposer ses événements, coutumes et règlements, de découvrir son animation sociale et ses implications politiques de l'instant. Chemin faisant, se révèlent les chances et les ambiguïtés de l'État ecclésiastique, c'est-à-dire l'espace d'Italie centrale où les papes détenaient une autorité temporelle pluriséculaire. Lorette résumait dans les limites de son territoire exigu les caractères majeurs du gouvernement pontifical, modèle pour les princes chrétiens ou bien terrain de contradictions maladroites soumises aux conventions de ce bas monde. La petite cité sacrée s'efforçait de présenter le spectacle de la charité en action, essayant de répondre aux misères des temps et succombant cependant aux scandales et aux injustices spécifiques d'un moment d'histoire. Qu'on ne s'y trompe pas. Cette réflexion n'est pas une lamentation sur le passé ; de tels dilemmes ne sont pas réservés à la gestion ecclésiastique des Temps modernes, ils appartiennent en toute époque à toute institution qui se veut ordonnée pour le bien public.

La restriction du regard à la seule gestion temporelle est certes une sorte de trahison, une interprétation réductionniste, comme on dit en jargon historien. À vrai dire, les émotions, angoisses, attentes des fidèles, plus cachées, plus fugitives, sont sans doute à jamais inconnaissables, il faut cependant essayer d'en deviner les marques obscures ou trompeuses qu'en peuvent garder les sources narratives et les archives de l'Œuvre. L'espoir de trouver un peu de lumière dans l'obscurité d'archives factuelles est sans doute arbitraire ; il suppose l'existence de quelques rapports réciproques, d'interactions entre le comportement religieux, la vie de foi et, d'autre part, les structures institutionnelles et politiques qui les accompagnent. Voici donc l'ambition de ces pages : suivre les routes des pèlerins, reconnaître les institutions qui les accueillent, et ainsi, en observant leurs traces documentaires, deviner, déchiffrer leurs croyances les plus intimes.

Espace sacré unique au monde, le sanctuaire offrait aux pèlerins un havre de prière, un refuge spirituel où chacun se trouvait seul en face de la Mère de Dieu, Lorette ne pouvait pourtant pas échapper aux aventures politiques des Temps modernes ; les chroniques de la ville sainte reflètent les malheurs particuliers de l'époque, soient l'afflux de mendiants qui y trouvaient un secours

momentané, les guerres de Religion qui obligeaient des catholiques persécutés à y chercher asile, les menaces des armes turques qui chassaient devant elles des flots de réfugiés des pays balkaniques ; l'église sur la colline aperçue au bout de la route des Marches, au débarcadère de la rive Adriatique accueillait ces fidèles. La petite cité adriatique voulait être un lieu de liberté extrême, de délivrance des esclaves, de franchise des persécutés, et, en métaphore pieuse, de rédemption des pêcheurs. Il semble qu'en effet les responsables du sanctuaire réussissaient pendant deux ou trois siècles à instituer l'autonomie temporelle de leur territoire pour y fonder une étrange enclave spirituelle, un espace dont l'étonnante souveraine terrestre aurait été la Vierge Marie.